

Le chant nocturne des oiseaux

Je fixais sans le voir le bol fumant sur la table devant moi. Mon esprit encore embrumé par le sommeil tentait de se concentrer sur les informations diffusées par la radio. Alors que la voix grésillante du speaker annonçait la date anniversaire du Vel' d'Hiv, ma mère bondit sur le poste et tourna brusquement le bouton de l'appareil, imposant ainsi le silence dans la cuisine. Elle ne voulait plus entendre, mais ce fut pire, car après cela, dans le vide sonore se mirent à résonner tous les souvenirs cauchemardesques de l'événement survenu l'année précédente. L'absence de son criait plus fort que le speaker : *Enlèvement ! Déportation ! Morts ! Rafle !* Ma mère sembla percevoir les mêmes échos terrifiants que moi, car elle leva les yeux de son café et son regard paniqué chercha le mien. Puis elle se sembla se ressaisir : sans un mot, elle se leva, posa son bol dans l'évier, avant de se diriger vers la porte où elle enfila ses bottes et sortit. Je restai seul dans le silence. Mon esprit s'échappa vers l'été précédent, je repensai aux titres inquiétants des journaux qui annonçaient la rafle. Je revis le visage livide de maman, et mon père effondré, la tête enfouie dans les bras sur la table de la cuisine. Tous ces cheveux blancs qui semblaient avoir soudainement colonisé son crâne à partir de ce jour. Peu après cette nouvelle terrifiante, mon père avait dit que je n'étais plus un petit garçon et que j'étais en âge de comprendre ce qui se passait. Il m'expliqua tout, du moins tout ce qu'il savait. Ce fut la première fois que l'horreur me sembla réelle, palpable. Maman avait dit : les loups seront bientôt à notre porte. Papa avait haussé les épaules. Moi, j'avais pensé : on est si loin de Paris, qui se soucierait d'un petit village d'Isère perdu entre champs et bois ? Mais c'est maman qui avait eu raison. Car très rapidement, la gangrène fasciste avait essaimé dans tout le pays, n'épargnant ni les grandes villes, ni les hameaux paisibles et les trous perdus. À Luzinay, nous avons découvert que notre maire, Henri Pizeau, vénérât le maréchal Pétain et n'était pas insensible à la rigueur implacable du Reich. Cet ancien colonel ne perdait jamais une occasion d'afficher sa sympathie au régime de Vichy. Oui, les loups étaient arrivés à nos portes, ils étaient même entrés dans nos maisons. La méfiance et la crainte distillaient leur venin et empoisonnaient lentement notre village, autrefois convivial et paisible.

Je vis la tête de mon père passer devant la fenêtre de la cuisine. Je devinai la brouette qu'il poussait devant lui, ses bottes crottées qui écrasaient l'herbe encore humide de rosée, et les poules s'écartant vivement sur son passage. J'étais en vacances depuis deux semaines. Ces derniers jours, j'avais aidé à la ferme, mais la veille, mon père m'avait assuré qu'il n'avait plus besoin de moi. Il m'avait dit de me reposer, de profiter de mes congés, de sortir voir mes amis au village, et d'étudier, beaucoup. Mon père rêvait d'une descendance érudite ; son plus grand désir était que je m'élève dans les rangs de la société, pas que que je sue et peine à la tâche, comme lui. Maman avait gardé un silence à la fois agacé et plein d'admiration pour son idéaliste époux.

Ce matin-là, j'entrai dans la grange où ils se trouvaient tous les deux, j'attrapai ma bicyclette posée dans un coin, et lançai :

- Je vais au village.

- Pour y faire quoi ? demanda ma mère qui fourrageait dans le grenier à grains.

- Passer à la bibliothèque.

L'intonation honteuse de ma réponse m'exaspéra. C'était ainsi ; je culpabilisais d'abandonner mes parents à leur sort de paysans pour aller m'entourer de livres et m'instruire. Mais mon père tourna vers moi son visage souriant, et dit :

- Va, Paul.

Je filai.

En fait de bibliothèque, on avait fait aménager un coin de la mairie en l'équipant de deux étagères, d'une vingtaine de livres, et d'une chaise en bois. C'était Victor, l'instituteur, qui avait insisté auprès de Pizeau pour obtenir ce lieu. Ce n'était qu'un début, mais en ces sombres années où la survie primait sur le reste, deux étagères remplies de manuels de latin, de grec et de botanique paraissaient déjà le bout du monde. J'avais décidé de m'y rendre une fois par semaine pendant mes congés d'été, afin d'emprunter un livre et, surtout, de discuter avec Irène, la jolie secrétaire dont la table de travail jouxtait la bibliothèque et gardait la porte du bureau de Pizeau.

Ce jour-là, j'attrapai au hasard un gros livre bleu, *Lettres de mon moulin* d'un certain Alphonse Daudet. Le titre me disait quelque-chose ; sans doute monsieur Victor en avait-il parlé en classe. Irène était occupée avec Simone, la boulangère, elles étaient penchées sur une liasse de documents et discutaient à voix basse, aussi je ne m'attardai pas. Après avoir griffonné mon nom sur le registre, je retrouvai ma bicyclette à l'extérieur. Le temps, radieux, me donna envie de prolonger mon escapade alors je pris le chemin du Bois, qui me faisait passer derrière l'école à la sortie du village. Ce grand soleil, le bleu sans nuage du ciel, que c'était bon d'être en vacances ! Nez au vent, je pédalais sur le sentier sablonneux en rêvassant. J'aurais dû prendre un casse-croûte ! pensai-je. Rien ne m'aurait plus ravi que de m'arrêter au bord de la rivière, pour me

reposer sur le lit moussu des sous-bois, en dévorant un pique-nique sans autre souci que les gourmandes fourmis grimant le long de mes mollets...

Soudain, un son inattendu me tira de mes pensées. De la *musique* ? Je tournai la tête vers l'école, nichée en contrebas de la route. La musique semblait s'élever du vieux bâtiment aux volets clos. Je pensai aussitôt à l'antique piano en bois qui, auparavant, trônait fièrement dans la classe de monsieur Victor mais qu'il avait dû remiser dans le grenier de l'école à la fin de 42. Rêvais-je ou bien quelqu'un était-il en train de jouer du piano, dans l'école déserte, en plein mois de juillet ? Intrigué, je posai ma bicyclette sur le talus et m'approchai de l'entrée, mais à ce moment-là, la musique cessa, et l'incertitude s'empara de moi. Avais-je bien entendu ? Après tout, il ne s'agissait peut-être que du chant des oiseaux ? Sauf que la porte n'était pas verrouillée ; aucun doute, il y avait quelqu'un dans le bâtiment. J'entrai sans un bruit, me faufilai dans le couloir, et grimpai à pas de loup l'escalier qui menait au grenier. Je connaissais l'école comme ma poche, j'en usais les bancs et les pupitres depuis tant d'années ! Aucun recoin ne m'était inconnu, aucune pièce n'avait de secret pour moi. L'escalier était en bois : la deuxième marche grinçait, la cinquième couinait, la septième menaçait de s'effondrer. Je les évitai toutes les trois, et d'un bond de chat, me retrouvai dans les combles sous le toit de l'école où l'air suffocant et lourd m'accabla brusquement. Je m'approchai de la porte, y collai mon oreille : un bruissement me parvint, puis des bruits de pas feutrés, et enfin, un... chuchotement ? Un soupir ?

J'entrai. Une jeune fille était accroupie à côté d'une malle, sur un vieux tapis poussiéreux. En me voyant, elle sursauta en retenant un cri, la main devant sa bouche. Ses yeux noirs s'agrandirent et j'y devinai la frayeur de quelqu'un dont le sort ne lui appartient plus. Aussitôt, je compris que je représentais une menace pour elle, et je tentai de la rassurer.

- N'ayez pas peur... murmurai-je en m'accroupissant afin de me mettre à sa hauteur.

Elle recula brusquement vers le fond de la pièce, dans la pénombre. Elle se tint là quelques secondes, immobile, muette, apeurée. Elle me fit penser à une bête traquée. J'approchai encore, très lentement, et tendis la main, comme mon père m'avait appris à le faire pour ne pas effaroucher les agneaux et les veaux.

- Je ne vous ferai pas de mal. Je ne dirai à personne que vous êtes là, ajoutai-je doucement.

Ma main tremblait un peu, et lorsque plus tard je repenserais à ce moment, je me demanderais si j'avais alors déjà conscience du danger de la situation, ou si c'était seulement dû à l'émotion de me retrouver seul, avec une jeune fille si belle, persuadé que j'allais dire n'importe quoi et me couvrir de ridicule auprès d'elle. La situation était inédite. Mon expérience en matière de filles était... inexistante.

Un pas, puis un autre ; la jeune fille s'avança prudemment jusqu'à sortir de la pénombre. Je lui souris et tendis une nouvelle fois ma main vers elle.

- Je m'appelle Paul, dis-je.

Elle esquissa un sourire timide, me serra enfin la main, et répondit :

- Esther. Je suis Esther.

Puis elle ajouta :

- Est-ce Victor qui vous envoie ?

Il était tard et l'heure du souper était passée depuis bien longtemps lorsque je posai ma bicyclette devant la ferme. Mes parents étaient déjà couchés, aucune lumière n'éclairait la façade de la vieille bâtisse. Ma mère avait dû s'inquiéter, j'imaginai sans peine les reproches qu'elle m'adresserait le lendemain, mais mon esprit était envahi de milles autres pensées à cet instant là. J'entrai sans un bruit dans la cuisine et gagnai ma chambre le plus discrètement possible. Une fois dans mon lit, je pus enfin donner libre cours à mes pensées, et entrepris d'abord d'y mettre un peu d'ordre.

Esther. Je répétais plusieurs fois son nom à voix basse, et savourai les sonorités de chaque syllabe, la fraîcheur de la nouveauté, les délices de l'aventure mystérieuse dont je devinais les prémisses.

Esther m'avait expliqué qu'elle était juive, elle se cachait dans l'école en attendant de pouvoir traverser la frontière Suisse. Monsieur Victor faisait partie d'un réseau, des gens qui aidaient les Juifs en fuite. C'est lui qui l'avait accueillie dans l'école, et qui s'y rendait tous les deux ou trois jours pour lui apporter à manger et s'assurer qu'elle allait bien. Esther m'avait raconté son histoire, comment sa famille avait été contrainte de quitter sa maison, son village, de se cacher. Puis comment, cet hiver, son père était tombé malade et, faute de soins, était mort. Sa mère avait alors jugé préférable qu'ils se séparent pour accroître leurs chances de quitter le pays, et elle était partie de son côté avec le jeune frère d'Esther. Les trois aînés avaient passé quelques jours ensemble encore, puis avaient rencontré un membre du réseau de passeurs ; c'est là qu'ils avaient été dispersés pour être cachés à divers endroits, dans des villages, en montagne, chez des paysans, des fonctionnaires... Esther n'avait plus de nouvelles de sa famille depuis mars. Elle espérait que tous avaient pu franchir la frontière, désormais elle attendait anxieusement le jour où monsieur Victor viendrait la chercher pour la faire traverser elle aussi. Elle gardait espoir, certaine que sa famille l'attendait déjà, de l'autre côté.

Esther était musicienne. Elle lisait peu, ne dessinait pas, ne savait pas monter à bicyclette, mais elle jouait du

piano comme personne. La musique était sa passion et dévorait tout son temps. C'est son père qui lui avait appris à jouer dès son plus jeune âge. Elle avait *l'oreille absolue*, m'expliqua-t-elle. Son talent s'était révélé tellement tôt que son père avait fait tous les sacrifices nécessaires pour qu'elle suive les leçons de musique d'un professeur renommé. C'était une prodige. Elle me confia que rester cachée des jours durant dans un silence absolu et indispensable à sa survie était, paradoxalement, un supplice pour elle : ses doigts s'engourdisaient, ses mains se raidissaient comme celles d'une vieille femme. Elle en avait parlé à monsieur Victor. Celui-ci avait alors concédé à prendre un risque en l'autorisant à pianoter, mais juste un peu, et seulement lorsque les cloches de l'église sonnaient, afin de masquer le bruit et de ne pas être repérée par des passants. Esther passait donc ses journées à attendre que le clocher sonne ; tous les quarts d'heure, elle jouait religieusement deux ou trois accords. Entendre rien qu'un peu le chant de son piano suffisait à apaiser l'attente muette. Si, ce jour-là, je l'avais entendue jouer malgré toutes ces précautions, c'est parce-qu'elle avait commencé le prélude d'une *Nocturne* de Chopin, et qu'elle ne pouvait se résoudre à s'interrompre au beau milieu d'un *pianissimo*. Dans son élan, elle ne s'était pas arrêtée à temps, et j'étais passé à cet exact moment.

- Mais ça ne fait rien, avait-elle ajouté. Car je suis heureuse que tu m'aies entendue et découverte. Maintenant, j'ai un ami avec qui discuter. Le temps me semblera moins long ! J'avais alors rougi et Esther, le remarquant, avait ri.

À partir de ce jour, mon quotidien fut chamboulé : je partais tôt le matin, à bicyclette, pour rejoindre l'école et me faufiler dans les combles où m'attendait Esther. Malgré ma timidité exaspérante et la pauvreté de ma conversation, il faut croire qu'à mes côtés elle trouvait effectivement le temps moins long. Lorsque monsieur Victor nous surprit, deux ou trois jours après ma première visite au grenier, il se fâcha d'abord, puis finalement, après m'avoir fait jurer que je ne dévoilerais jamais ce secret, il sembla accepter la situation. Je découvris avec stupéfaction qu'Esther, elle, avait anticipé ce moment, et planifié un stratagème qu'elle expliqua aussitôt au jeune instituteur. Elle désirait plus que tout pouvoir jouer du piano, un peu plus que ces trois ou quatre notes tous les quarts d'heure ; or, ma présence était une aubaine pour elle.

- Paul pourrait raconter qu'il vient chaque jour ici pour apprendre à jouer et pour s'exercer sur le piano de l'école, ainsi personne ne serait surpris de le voir entrer ici, et d'entendre de la musique à n'importe quelle heure de la journée ! Grâce à cette combine, je pourrais jouer davantage, sans attendre que le clocher sonne... Et s'il prenait l'envie à un curieux de monter vérifier qui se trouve dans les combles, alors je pourrai vite me cacher dans la malle, et seuls Paul et le piano seraient découverts... Formidable, n'est-ce-pas ?

- C'est risqué... avait tempéré monsieur Victor. Et puis, Paul devrait réellement apprendre à jouer, sans quoi vous seriez vite démasqués.

Esther s'était alors tournée vers moi, le regard suppliant, et sans réfléchir une seule seconde j'avais dit oui. Évidemment. J'aurais accepté n'importe quoi pour pouvoir passer toutes mes journées auprès d'elle, même s'il avait fallu apprendre à jongler ou à marcher sur les mains...

Voilà comment je devins, cet été 1943, l'élève d'Esther. Elle m'enseigna la clé de sol, les gammes, les dièses et les bémols, et en quelques jours je pus jouer de petites comptines amusantes et faciles. Un matin, alors que je passais à la bibliothèque pour rendre le gros roman bleu, je tombai sur un mince livret de musique rangé sur les rayonnages, entre un manuel d'horticulture et un livre de broderie. Mon cœur s'emballa en imaginant la mine émerveillée d'Esther lorsqu'elle découvrirait les quelques partitions que contenait l'ouvrage. À toute vitesse, j'inscrivis mon nom sur le registre de la mairie, et alors que je m'apprêtais à regagner ma bicyclette, une main attrapa mon poignet et me fit faire volte-face. C'était Irène, la secrétaire, qui me détaillait de la tête aux pieds avec un sourire au coin des lèvres. Elle me relâcha, et sans préambule, glissa à voix très basse :

- Dites à Esther que les boulangers viendront la chercher dans quinze jours.

La surprise me rendit muet. Ainsi, Irène était elle aussi dans la confidence ? J'appris plus tard qu'elle était en réalité le pivot central des passeurs de Luzinay, et que c'est elle qui coordonnait les opérations entre le couple de boulangers, monsieur Victor, et les passeurs du village voisin.

- Faites bien attention, jeune homme, ajouta-t-elle dans un murmure. Ne vous faites pas prendre. Cette histoire de piano... - du menton elle désigna les partitions serrées sous mon coude - c'est stupide, et dangereux.

Je n'avais jamais remarqué la sévérité que pouvait prendre le visage de cette femme. Elle s'était toujours montrée souriante, avenante et coquette. Mais ce jour-là, sur le parvis de la mairie, son regard était sombre et des rides affaissaient les coins de sa bouche et de ses yeux. Elle tourna les talons et m'abandonna aux dizaines de nouvelles questions que cette révélation, et la menace qui l'accompagnait, éveillèrent dans mon esprit.

Heureusement, la joie qu'Esther exprima lorsque je lui tendis le livret de musique effaça aussitôt la mauvaise augure qu'Irène avait fait planer sur nous. Elle sauta à mon cou et me serra contre elle pour me remercier. Je sentis aussitôt le sang me monter aux joues et détournai la tête, extrêmement embarrassé. Par

chance, Esther ne remarqua rien ; elle se précipita vers son piano, cala une des nouvelles partitions sur le pupitre, puis caressa délicatement les touches comme pour les sortir de leur sommeil atone. *Bonjour blanches et noires, bonjour dièses et bémols*, disaient les doigts agiles de la jeune fille. Alors, sans plus de préparation, sans même avoir déchiffré la partition, elle se mit à la jouer. Je fermai les yeux. C'était une mélodie joyeuse au rythme saccadé, qui donnait envie de battre la mesure avec le pied, ce dont je me retins bien sûr.

Lorsqu'elle eut fini sa valse enjouée, Esther feuilleta le livret et en laissa s'échapper un papier plié en quatre. Avec curiosité, elle le ramassa et le défroissa. Je m'approchai pour regarder par-dessus son épaule mais ne vis rien d'autre qu'un enchaînement dense de notes, noires et croches, griffonnées à la main. Il y en avait beaucoup, comme si les gammes étaient trop étroites pour contenir l'ampleur de la musique traduite sur le papier. C'était le travail d'un mélomane, peut-être un passionné qui avait encodé et transcrit un morceau qu'il avait entendu. Ou même, créé ? En quelques secondes, les yeux d'Esther balayèrent la partition pour la déchiffrer, puis ses sourcils se contractèrent, dubitatifs. Elle murmura :

- C'est étrange... Cela ne ressemble à rien que j'ai déjà joué !

Avec curiosité, elle plaça la feuille face à elle, et d'un mouvement plus hésitant que d'habitude, elle se mit à jouer. Aussitôt, je sus de quoi il s'agissait. Du jazz. George Gershwin. « *But not for me* ». Mes parents écoutaient la BBC en douce certains soirs, dans la cuisine aux volets clos, et j'avais découvert depuis peu la fantastique énergie du jazz-swing américain. Dès les premières notes, j'avais adoré. Ma mère avait souri en me voyant balancer la tête en cadence, et ce sourire, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, avait achevé de me convaincre. Le jazz m'avait conquis... Je réalisai alors que, sans doute, Esther n'avait jamais entendu cette musique nouvellement née de l'autre côté de l'Atlantique !

La jeune fille joua *But not for me* une première fois, puis s'immobilisa, prit une grande inspiration, et le rejoua une seconde fois, plus rapidement. Ses doigts étaient des hirondelles insaisissables. Esther prenait confiance dans cette nouvelle musique, étrangère à ses yeux et à ses oreilles. Elle se laissait peu à peu emporter par le tourbillon du swing. Lorsqu'elle acheva pour la seconde fois, je ne pus m'empêcher d'applaudir, en sourdine. Elle se tourna vers moi, les joues rosies par l'effort et le plaisir, et je remarquai avec émotion les deux fossettes qui s'y creusèrent.

- Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-elle dans un sourire étonné.

- Du jazz, expliquai-je. Du swing, de la musique américaine....

Son sourire se figea alors, et elle murmura, atterrée :

- Alors c'est cela, le jazz ? Mais... c'est interdit d'en jouer ! Papa m'avait mise en garde contre cette musique *dégénérée*... Le Reich l'a formellement censurée !

Je haussai les épaules, amusé par ses propos si sérieux.

- Ce n'est que de la musique, voyons. Il n'y a pas de mal à jouer du jazz, ici, dans ce trou perdu...

Mais les yeux d'Esther étaient écarquillés de peur ; je retrouvais la jeune fille effarouchée du premier jour. Il me fallait changer de sujet au plus vite. Je me souvins alors de mon échange avec Irène.

- Oh mais, j'y pense ! On m'a demandé de vous prévenir : votre départ aura lieu dans quinze jours...

L'expression d'Esther changea brusquement, et la crainte fit place à l'étonnement, puis à la joie. Ah, ces fossettes, ces pupilles noires qui brillaient comme des flammes attisées par le vent... Rien ne me rendait plus heureux que de voir son visage s'allumer ainsi, même si cela impliquait d'envisager la date de son départ et le moment de la quitter...

Les journées de juillet s'écoulèrent, fugaces, me donnant l'impression grisante que ma vie filait entre mes doigts comme du sable. Je garde un souvenir étourdissant de cet été 43. Chaque jour, je retrouvais Esther et elle s'installait derrière moi au piano, posait parfois ses mains sur les miennes pour me guider, ou me donnait une petite tape amicale lorsque je me trompais dans les gammes. Cela me rendait heureux, je ne pensais plus aux actualités terrifiantes, ni au Vel' d'Hiv', ni au visage triste de mon père. Ma mère, pas dupe, tenta de m'interroger sur mes escapades quotidiennes, mais je m'en tins au discours préparé avec monsieur Victor : j'apprends le piano, en autodidacte, à l'aide de partitions prêtées par mon maître d'école. En réalité, le temps passé à apprendre le piano n'était rien comparé à celui, délicieux, pendant lequel j'écoutais jouer Esther. C'était une virtuose : tout ce qu'elle produisait régala mes oreilles. Après avoir découvert la partition clandestine, Esther développa une obsession ambiguë pour le jazz-swing. Elle était persuadée que cette musique, interdite en Allemagne et très mal vue dans notre pays occupé, incarnait une forme de *mal*, et sa morale lui intimait de s'en tenir aux grands classiques qu'elle avait toujours vénérés. Mais le rythme rapide et chaloupé du jazz l'emportait. Le souffle de liberté qui s'échappait de cette musique la fascinait. C'était plus fort qu'elle. Elle se mit à en jouer, chaque jour davantage. Les deux semaines qui nous séparaient de son départ filèrent ainsi, dans un perpétuel grand écart entre Wagner, Fauré, Satie, et des improvisations jazz que la *Propaganda Ableitung* aurait très certainement condamnées.

La veille du transfert, monsieur Victor fit son apparition dans les combles alors qu'Esther digressait depuis plusieurs minutes sur un enchaînement alambiqué au rythme affolant. Ce qu'elle était capable

d'improviser, face à son piano, me laissait toujours abasourdi. Monsieur Victor fut sans doute impressionné lui aussi, car, contrairement à son habitude, il ne l'interrompit pas et la regarda jouer, concentré et silencieux jusqu'au bout. Je me souviendrai toute ma vie de ce moment incroyable, la communion qui se fit alors entre nous trois, la musique abolissant toute frontière, toute réserve. Le jazz... en quelques jours, il s'était emparé d'Esther et l'avait transformée. Et monsieur Victor ne s'y trompa pas lui non plus. Il écoutait, les yeux fermés, recueilli. Lorsqu'elle eut fini, la jeune fille essuya d'un revers de main quelques perles de sueur sur son front, avant de se retourner et de découvrir l'instituteur qui se tenait droit comme un i derrière elle.

- Êtes-vous prête ? demanda-t-il sans autre forme de cérémonie.

Elle hocha la tête. Un baluchon contenant quelques affaires était caché dans la malle, elle n'avait pas grand-chose à emporter. Elle embrassa d'un regard la pièce qui l'accueillait depuis des semaines, et s'attarda sur le piano. Elle caressa le clavier, déjà nostalgique de devoir se séparer de l'instrument. Avec une pointe de jalousie, je me dis qu'il lui manquerait plus que moi. Cela me paraissait injuste au vu de la douleur que je ressentais lorsque je songeais au départ prochain d'Esther. Comment allais-je continuer à vivre sans la voir, à quoi ressembleraient mes journées sans elle à mes côtés... ?

- Jean et Simone, les boulangers, viendront vous chercher vers quatre heures du matin, et vous emmèneront à la frontière. Irène ne pourra pas être présente, malheureusement. Elle m'a chargé de vous transmettre ses adieux, et vous souhaite bon vent.

Esther sourit et serra la main que lui tendait le jeune instituteur.

- Je dois y aller à présent, reprit Victor. Paul, il serait préférable que vous disiez adieu à notre amie dès maintenant, et que nous partions ensemble. Si proches du but... ce n'est pas le moment d'éveiller les soupçons.

Je ne voulais pas quitter Esther, pas déjà, mais il me fallait obéir. Monsieur Victor était mon maître d'école, son autorité sur moi était indiscutable. Le désespoir s'abattit sur moi.

- Je vous attends en bas, ajouta l'instituteur dans un demi sourire, et avec un tact que je ne lui soupçonnais pas. Ne soyez pas trop longs. Au-revoir, mademoiselle.

Impossible de m'endormir. Les émotions confuses qui m'assaillaient me maintenaient éveillé, des sentiments opposés se mélangeaient et accroissaient ma torpeur ; la peur, tout d'abord, qu'il arrive quelque chose durant le transfert d'Esther. La tristesse, bien sûr, d'avoir dit adieu à une personne devenue subitement le pilier de ma vie. La joie, aussi... celle du souvenir de mon premier baiser, aussi fugace qu'un papillon posé sur mes lèvres, qu'Esther m'avait offert comme un cadeau de départ. La colère, enfin, que m'inspiraient le souvenir du massacre du Vel' d'Hiv' et la mort du père d'Esther. Et d'autres encore ; l'incompréhension, l'injustice se mêlaient à cette tempête intérieure, me ballottant comme le naufragé d'un beau mais éphémère voyage.

Et Esther, à quoi pensait-elle, en ce moment même ? Avait-elle peur ? Était-elle excitée, impatiente ? Était-elle, rien qu'un peu, triste de me quitter... ?

J'avais fini par m'endormir, accablé de fatigue et de chagrin, juste avant que l'aube ne pointe. Il était plus de midi lorsque, brusquement, des éclats de voix me tirèrent du sommeil. Je me levai et, en tâtonnant, poussai le volet de ma fenêtre. Dans la cour, mes parents étaient en grande discussion avec le facteur.

Jazz.

Avais-je bien entendu ? Venaient-il de prononcer ce mot, au milieu du flot de leurs paroles inquiètes et de leurs visages catastrophés ? Mon cœur se mit à battre à tout rompre, et, cessant presque de respirer, je tendis l'oreille.

- ... attrapée à l'aube. C'est Pizeau qui l'a repérée, il a eu des soupçons en entendant de la musique. Ça venait de l'école. Faut croire qu'elle se cachait là, la p'tite. Pauvre gosse. Même pas quinze ans, à c'qu'on m'a dit.

- Mais pourquoi ont-ils... ?

- Elle a paniqué en voyant débarquer les gendarmes. Elle s'est mise à courir, y z'ont tiré - comme ça sans chercher à savoir plus.

- Mon dieu, mais c'est horrible... balbutia ma mère en portant la main devant sa bouche, au bord de la nausée.

- À l'école, vous dites ? On n'a rien entendu... Pauvre enfant. C'est atroce !

- Z'ont emmené Jean et Simone avec eux, menottés et tout ; heureusement qu'ils les ont pas tués sur place eux aussi. M'enfin, j'donne pas cher d leur peau maint'nant qu'ils sont au trou...

- On ne s'embête plus à faire des procès, de nos jours... soupira mon père.

Maman recula de quelques pas pour s'asseoir sur le banc devant la maison. Elle était bouleversée. Quant à moi, il me fallut quelques secondes pour comprendre ce que je venais d'entendre. Puis, ce fut comme si mon sang se glaçait dans mes veines, tout se figea. Autour de moi, les contours de ma chambre, de la fenêtre, des arbres au-dehors, se brouillèrent, avant de laisser place au noir complet. Je m'effondrai. Mon esprit confus perçut, au loin, le pépiement des oiseaux d'été et leur chant flou qui semblait jouer le prélude de la *Nocturne en mi majeur* de Chopin.